

YI CH'ÖNGJUN

L'azalée blanche

nouvelles traduites du coréen (du Sud)
par Patrick Maurus, Jeong Eun-Jin
avec l'aide de Margaret Chung et Jacques Batilliot

Postface de Patrick Maurus

ACTES SUD

CHEMIN DE NEIGE

*Chemin où l'enfant progresse vers l'homme
Chemin de neige tendre où la mère sur-
veille son fils*

*Chemin de maternité immense de la mère
qui aime son fils*

Puis rencontre de la mère et du fils

*Chemin de l'amour parfait où ils devien-
nent un*

1

— Demain matin nous devons remonter.

Une fois repoussée la table du déjeuner, toujours assis, j'ai craché les mots que j'avais sur les lèvres.

Ma vieille mère et ma femme ont suspendu leurs cuillères en même temps pour fixer mon visage.

— Remonter demain matin? Cette fois encore tu pars si vite?

Ma mère posant finalement sa cuillère avait répété ma phrase comme si elle n'y croyait pas.

J'ai continué sur ma lancée. De toute façon, il n'était pas possible de ne pas clarifier les choses, étant donné que j'avais déjà dit ça sur le coup.

— Oui, demain on doit remonter. Mon destin n'est pas d'être un étudiant en vacances, et je ne peux pas ne rien faire pendant que les autres travaillent. Et puis les affaires que j'ai prises en charge d'urgence sont nombreuses.

— Te reposer quelques jours sans repartir... comme tu es venu au moment le plus chaud, je croyais que cette fois tu allais rester quelques jours...

— Je ne peux pas me permettre de choisir entre les jours chauds et les jours froids.

— Même, est-ce que tu dois refaire une si longue route. Tu ne restes jamais longtemps et tu repars à l'aube... mais cette fois tu n'es pas venu seul... Passe encore une nuit et pars quand tu seras reposé.

— Aujourd'hui je me suis reposé. Un jour de repos, c'est comme perdre trois jours de travail. La route a été très améliorée, mais d'ici à Séoul, ça prend toujours une journée, une journée...

— Ça aurait été bien que tu t'occupes des choses urgentes avant de venir...

À la place de ma mère, cette fois c'était ma femme qui me regardait avec un air de reproche.

Ce n'était bien sûr pas pour me reprocher mon zèle. Elle savait que je n'avais rien d'urgent à faire. Au moment de quitter Séoul, je lui avais dit que j'avais réglé toutes les affaires urgentes. Puis cette fois-ci c'était moi qui avais le premier proposé, avec une humeur légère, de passer les vacances d'été chez ma mère. Elle m'avait reproché mes changements d'envie imprévisibles. Maintenant elle me reprochait cette décision insensée. Clairement, son regard était plein d'apitoiement et de supplication sans cause.

— Bon, si tu es si occupé, tu dois y aller. Ça ne sert à rien d'arrêter quelqu'un de si occupé que toi.

Ma mère assise s'est tue un moment, puis elle a repris enfin la parole comme résignée.

— Je sais que tu es quelqu'un de toujours très occupé. Tu es venu de loin voir ta mère et je regrette de ne même pas te fournir un lit confortable.

Cela dit, avec un air déçu elle commença à bourrer sa longue pipe de tabac bon marché.

Elle s'était bien trop facilement résignée. Ma mère qui écrasait le tabac dans le culot de sa pipe n'avait pas le même visage de reproche que ma femme juste avant. Elle ne laissait pas paraître d'amertume envers ce fils qui voulait la quitter précipitamment. Sans même rallumer sa pipe avec une allumette, elle est restée assise avec un regard dénué d'expression.

C'est moi qui au contraire ai laissé jaillir mon irritation brutale devant la résignation trop facile de ma mère.

J'ai fini par me lever. Puis j'ai quitté la pièce, comme poussé par son inexpressivité.

Dans la cour, près de la porte en papier, un gardénia était dressé, endurant le soleil de plomb de la pleine journée.

2

Une tombe avec un aulne feuillu se trouvait au milieu d'un champ de haricots derrière la cour brûlée par la chaleur. Assis dans l'ombre de cet aulne, je regardais la chaumière à pièce unique sous les haricots, on aurait dit un champignon poussant dans un marécage.

J'ai senti immédiatement l'anxiété qu'une vieille dette allait resurgir.

C'était avant tout à cause de cette cabane d'une seule pièce sale, exigüe, sombre et humide. C'était elle qui avait fait rejaillir en moi ce sentiment d'une vieille dette, et qui m'avait fait changer d'avis et décider de rentrer à Séoul après seulement une journée. Mais je n'avais aucune dette. Il me faut d'emblée dire honnêtement que je n'avais jamais eu aucune dette envers ma mère.

Sur ce point, bien sûr, elle avait absolument confiance en moi.

— J'ai soixante-dix ans. Il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre dans ce monde.

Ses dents étaient complètement gâtées, et chaque fois que je voyais que manger lui était très pénible, je l'incitais comme en passant à se faire faire un appareil même bon marché, mais elle repoussait inévitablement cette proposition faite de bon cœur.

— J'ai vécu comme ça vaille que vaille, avec ce corps, et je partirai avec le même dans l'autre monde...

Une autre fois, devant une très violente crise d'hémorroïdes, et voyant que déféquer lui était très difficile, je l'avais encouragée à se faire opérer.

Elle m'avait fait à peu près la même réponse.

— Je suis vieille, mais je reste une femme. Et je devrais montrer l'endroit répugnant à un autre. Je supporterai ça comme ça.

Sans savoir combien il lui restait de vie, elle s'était résignée de la sorte. Elle ne voulait rien exiger ni recevoir de son fils, malgré la faute que je commettais d'être conscient de sa situation.

Quand j'étais en première année de lycée, mon frère aîné à cause de son alcoolisme avait ruiné la famille, puis trois neveux avec leur mère m'avaient

contraint à assumer la responsabilité de fils aîné après sa mort*.

Au lycée et à l'université, et même pendant mes trois ans d'armée, ma mère ne m'a pas donné l'héritage qu'on attend d'une personne qui vous a mis au monde. Parce que ma mère n'était pas en situation de me l'accorder. Parce que je ne pouvais pas ne pas refuser d'assumer la responsabilité à laquelle mon frère aîné m'avait contraint.

Somme toute, avec ma mère, il n'y avait rien de donné ni de reçu. Ma mère le savait mieux que quiconque. C'était pourquoi elle ne pouvait entretenir ni espoir ni rancune à mon égard.

Telle était ma mère. Cette fois pourtant, son attitude était étrange. Ma mère qui avait refusé un appareil dentaire ou une opération, ma mère qui n'était qu'à deux ans de son quatre-vingtième anniversaire gardait un espoir insolite pour ce qui lui restait de vie.

Il semblait qu'elle entretenait un rêve saugrenu. Un rêve déraisonnable.

Le Mouvement de rénovation des toits du village a été la première erreur.

— Chaque maison sera recouverte de tuiles ou de plaques.

Ma mère en avait parlé la première fois comme en passant. C'était hier soir, avant que nous trois allions

* En l'absence de père et de frère aîné, on le devine, le cadet devient chef de famille. Cette responsabilité, bien plus importante en Corée qu'en France, l'était plus encore à l'époque et à la campagne. Dans la suite des textes de la série *Nungil*, l'essentiel des problèmes découlera de cette situation originelle. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

nous coucher. Tard dans la nuit, ma belle-sœur et mes neveux étaient partis dormir chez un voisin, nous étions tous les trois en train de préparer les couchages dans la pièce unique de cette cabane exigüe.

“*Ogiyöngch’a, ögoyöng!*” À ce moment-là, venus de quelque part, les cris en chœur des hommes ont enflé. J’ai tendu l’oreille pour comprendre ce qu’ils disaient, soudain ma mère a insinué, comme si l’idée venait de lui venir :

— Les gens du quartier réparent chacun leur maison, ils en perdent le sommeil et c’est un vrai remue-ménage.

C’était le Mouvement de rénovation des toits du village. Depuis l’Unification de la production*, les toits de chaque maison s’étaient dégradés. Commencer les travaux de réparation au début du printemps était en effet le moment idéal. Pour réparer les toitures, le gouvernement accordait une subvention de cinquante mille wons. Entre la période de transplantation des plants de riz qui va du printemps au début de l’été et maintenant, le remplacement des toits du village avait été presque achevé.

Lorsque j’ai entendu parler de cela la première fois par ma mère, mon cœur s’est effondré. À ce moment, l’idée d’avoir une dette envers elle a surgi dans ma tête. Et pourquoi n’aurait-elle pas entretenu cet espoir futile. Mais immédiatement je me suis tranquilisé. D’abord, je n’avais aucune dette à son égard. Elle n’avait aucune raison d’oublier cela. C’était d’abord son caractère irritable qu’il fallait apaiser. D’ailleurs, même si elle conservait un espoir absurde, la question

* T’ong’ilbyö, mouvement d’unification de la production de diverses variétés de riz.

de l'état de sa maison se posait. Nom d'un chien, l'état de sa maison ne méritait pas qu'on répare le toit avec des tuiles ou des plaques. Il semblait quand même que ma mère n'espérait plus rien. Sa façon d'en parler concernait évidemment quelqu'un d'autre.

Mais en vérité j'avais mal compris. Ce n'était pas ce qu'elle avait dans le cœur.

— Si c'est un programme gouvernemental, tu en as certainement déjà entendu parler plusieurs fois, non ?

Cette remarque lancée avec optimisme en raison de la situation était erronée.

Ma mère s'est redressée pour s'asseoir. Puis, appuyée sur son oreiller, elle s'est mise à bourrer sa longue pipe.

— Pourquoi on n'a pas parlé de notre maison ? a dit ma mère d'une voix indifférente comme si elle transmettait comme d'habitude les paroles de quelqu'un d'autre.

— Le maire du village est venu insister, quelqu'un du district est venu me menacer... Au moins une ou deux fois... ensuite ils ont fini par me supplier.

— Alors pourquoi vous êtes-vous obstinée ?

Je ne savais toujours pas ce qu'elle pensait vraiment.

— M'obstiner en quoi. Ce sont des gens avec des yeux pour voir... Ils m'ont suppliée, je les ai suppliés aussi. Je leur ai dit que même si j'étais vieille, j'étais un être humain, j'avais envie de vivre dans une meilleure maison reconstruite. Je leur ai dit que je voulais vivre comme les autres dans une maison avec un nouveau toit et de nouveaux piliers, mais qu'il fallait entrer voir ma maison, car ma chaumière est faite en terre, alors comment la couvrir de tuiles...

— Et alors ?

— Ils sont venus encore quelques fois, mais ils sont repartis sans solution. Sans rien dire. En voyant l'état de ma maison, ils n'étaient peut-être pas complètement aveugles ?

Ma mère poussa le tabac au fond de sa pipe de son pouce épais et rugueux.

— Peut-être que ces types voulaient faire un village modèle en remplaçant cent pour cent des toits.

Déprimé, j'ai voulu en termes ambigus mettre fin à cette histoire.

Mais j'ai au contraire fait une erreur décisive.

— D'ailleurs ils ont dit la même chose. Cette nuit, après en avoir terminé avec la maison sur laquelle ils travaillent, dans le village il n'en restera que deux à réparer, la nôtre et celle de Sunshin en contrebas.

— Alors ils vont vouloir réparer cette maison pour faire un village modèle.

— Qui sait. S'ils veulent simplement poser des tuiles ou des plaques, nous pouvons fermer les yeux une fois et les laisser faire. La maison a besoin d'être refaite de fond en comble avec des nouveaux piliers...

L'histoire semblait s'égarer dans une direction absurde : le village modèle. J'ai senti mon cœur s'effondrer. Mais il était trop tard.

— En réalité, sous prétexte de réparer le toit, plusieurs familles ont fait réparer leur maison.

Une fois son histoire commencée, ma mère s'est épanchée en détail sur la situation du village.

Ce Mouvement de rénovation des toits s'était vraiment répandu largement. En principe, il s'agissait d'enlever le chaume et de le remplacer par des tuiles, mais, pour supporter le poids des tuiles, plusieurs maisons allaient devoir changer plusieurs piliers.

Avec ce prétexte, la plupart des gens avaient fait refaire complètement leur maison à partir des fondations. Ma mère avait bien sûr été sollicitée pour en faire autant. Le mauvais état des piliers pour ne pas poser les tuiles n'était qu'un prétexte. Trois familles avaient utilisé la mauvaise qualité des piliers comme excuse pour ne pas faire les travaux, mais, cette nuit-là, c'était chez l'une d'entre elles qu'on était en train de travailler. Le fait que ma mère ait refusé de placer les tuiles ne se justifiait pas par l'état des piliers. C'était en raison du besoin de nouvelles fondations qu'elle avait dû renoncer. Je ne pouvais pas croire seulement aux piliers défectueux.

Ma mère a semblé un moment prêter toute son attention au feu qui allait s'éteindre. Aussitôt après, comme s'il était difficile de cacher son espoir, elle a retenu un soupir. Ainsi après son soupir, elle a ajouté comme par inadvertance.

— En vérité, si c'était possible, j'aimerais bien ajouter ici une pièce et refaire le toit et les piliers.

Enfin ma mère avait exprimé son souhait.

— Je ne sais pas si ce sera aujourd'hui ou si ce sera demain, mais ma vie a été cruelle comme celle d'un animal et il me vient toutes sortes d'idées. Quand je vois le coffre à vêtements déplacé par-ci par-là parce qu'il n'y a pas de place*, il me vient l'envie de régler d'un coup cette mauvaise situation...

* On le devine aussi, c'est la taille de la maison qui pose problème, davantage que son état. Avoir à déplacer des meubles (et encore, un simple coffre), chaque fois qu'il faut se coucher (sur le sol) n'est pas une marque d'exiguïté suffisante, puisque c'était le cas dans toutes les maisons, quelle que soit leur taille. Ce n'est qu'avec l'apparition de l'ameublement à l'occidentale que les pièces ont trouvé leur fonction unique.

Ma mère avait réussi à exprimer clairement sa volonté. Le souhait qu'elle avait porté longtemps était maintenant clair.

Je n'ai rien pu dire sur le moment. J'ai fermé les yeux et simplement écouté. Je me suis redit plusieurs fois intérieurement que je n'avais pas de dette envers elle.

— Cette fois-là, le district a laissé faire les choses de façon assez trouble, mais est-ce qu'ils seront aussi tolérants l'an prochain. On ne peut quand même pas réparer son toit par peur des gens du district, mais ta mère ne peut pas ne pas savoir que les enfants dorment chaque nuit chez quelqu'un d'autre parce qu'ils ne peuvent rester couchés collés à mon dos, sans doute parce qu'ils détestent l'odeur d'une vieille.

Dès le commencement, je me suis abstenu de répliquer et maintenant son monologue se transformait en une plainte continuelle. À l'entendre, il semblait bien que des projets concrets avaient pris forme dans sa tête.

— Le gouvernement donnera une subvention de cinquante mille wons. Si on donne suite, on n'aura pas besoin de beaucoup... Il ne sera pas facile de trouver de la main-d'œuvre, car il n'y a pas d'hommes ici, mais si ta belle-sœur va travailler dans son champ cet été, le père Yongsök de la maison d'en face ne pourra pas m'ignorer...

Pour le travail de la terre aussi elle pourrait demander l'aide du voisin, et pour ses piliers elle pourrait demander du bois à un bon prix au maire du village.

Sa pipe était maintenant éteinte et froide. Ma mère en continuant à tirer sur sa pipe éteinte regrettait d'avoir à renoncer à cette subvention de cinquante mille wons et à l'aide des voisins.